

après l'autre. Sans me redresser, les cuisses brûlantes, je défis la ceinture de mon pantalon, et, me contorsionnant légèrement sur le dos, je fis glisser mon pantalon le long de mes jambes et le retirai lui aussi, je le posai à côté de moi sur l'herbe. Je restai une dizaine de minutes allongé dans l'herbe en caleçon à ne penser à rien, puis je me redressai, tellement j'avais chaud, finis par me relever sur la pelouse et regardai autour de moi. Sous l'arbre, la partie de ping-pong était terminée, la jeune fille était assise sur un petit banc en pierre à proximité de la table de jeu et se changeait, enlevait ses chaussures et ses chaussettes et laissait respirer un instant ses pieds nus à l'air libre (elle avait l'air satisfaite, le type avait dû pouvoir aller se rhabiller). J'étais debout dans l'herbe sur le versant légèrement incliné de la pelouse, et je regardais au loin en direction du lac. En dehors de mon chapeau, je ne portais qu'un simple caleçon assez ample et sans poche, un de ces caleçons américains qui pouvait très bien passer pour un maillot de bain, je ne me faisais aucune inquiétude à ce sujet, ma tenue était parfaitement décente. J'enlevai mon caleçon. Je sentais quelques gouttes de transpiration me descendre lentement le long des tempes. Je ne bougeais pas. J'avais toujours aussi chaud (cela n'avait pas amélioré grand chose). Une guêpe, bourdonnante, tournait autour de mes pommettes, finit par s'éloigner. Je me serais volontiers passer un peu d'huile solaire sur les épaules, et sur le haut de la poitrine aussi, dont la chair commençait légèrement à rosir. La Japonaise, assise en tailleur à côté de moi, écrivait dans son cahier maintenant, elle avait trouvé l'inspiration. Elle releva la tête, toujours plongée dans ses réflexions, et regarda un instant fixement mes parties, les yeux dans le vague, se mit à écrire une nouvelle phrase dans son cahier. Elle travaillait d'après nature, qui sait (ou alors on se connaissait, je ne sais pas). Je posai dans l'herbe le chiffonnement de tissu léger et vaguement compromettant à garder dans la main qu'était devenu mon caleçon, et enlevai mon chapeau de paille, que je posai avec soin avec le reste de mes affaires. Entièrement nu, je me dirigeai vers le lac.

Je descendais la pelouse d'un pas lent, assez mal à l'aise, et ne sachant quelle manière adopter, oscillant entre un style dégagé, avec des grands balancements des bras, dont le manque de naturel ne faisait que souligner la maladresse et l'empêchement de mon allure, et une manière plus digne de me mouvoir, la tête haute, plus austère, qui devait favoriser l'apparition sur mon visage d'une ride d'expression dure et renfrognée (alors que je me régalais, en réalité, à enfoncer mes pieds nus dans l'herbe tiède). De temps à autre, évitant quelque groupe de personnes qui jouaient aux cartes en petit comité autour d'une couverture, je renonçais à emprunter le chemin le plus direct vers le lac, et je bifurquais d'un mètre ou deux pour éviter quelque corps gras étendu sur un matelas pneumatique, ou bien, l'oeil aux aguets et les pieds attentifs, je contournais consciencieusement les limites symboliques d'un terrain de sport imaginaire, balisé aux quatre coins par des pull-overs roulés en boule, à l'intérieur duquel quelques types jouaient gaiement au volley-ball. Arrivé à la hauteur du chemin de promenade, je ralentis l'allure, car, pour gagner la petite plage de graviers où une vingtaine de personnes s'ébattaient gaiement dans l'eau, il fallait faire quelque pas en terrain découvert et traverser le sentier de promenade parmi des personnes pour la plupart habillés, des dames en chapeau et des messieurs élégants qui faisaient lentement le tour du lac, une écharpe autour du cou et des journaux sous le bras, en échangeant des propos calmes et mesurés, s'arrêtant un instant face à face pour réfléchir et s'opposer quelque nouvel argument dont ils soulignaient la portée d'un geste souple et arrondi de la main. Je les avais vu venir d'assez loin, je dois dire, mais il était trop

à se relever  
venir  
je le  
retirai,  
et  
et se  
releva  
à la  
pelouse.  
Je regardai  
à la table de jeu.  
à la table de jeu.  
à la table de jeu.

virtuel  
e's possible  
longue

*de moi*

tard pour les éviter maintenant, je ne pouvais plus faire demi-tour, toute retraite vers la pelouse était devenue impossible, déjà l'un deux me faisait un petit signe amical à distance. Comment allez-vous ? me dit Hans Heinrich Mechelius, d'une voix suave, en s'approchant de moi.

C'était Hans Heinrich Mechelius, poète et diplomate, président de la fondation qui m'avait octroyée ma bourse à Berlin. Il pouvait avoir une soixantaine d'années, la chevelure ample et argentée rabattue en arrière. Il parlait parfaitement français, et il portait ~~ce matin~~ une veste noire et un col roulé élégant, en fine laine grise, avec un fume-cigarette noir à bout d'ambre ~~à la main~~. Quel drôle de hasard, n'est-ce pas, me dit-il en arrivant à ma hauteur. ~~Nous nous serrâmes~~ la main, et, très gentiment, me prenant par le bras, il me présenta à la personne qui l'accompagnait, l'écrivain Cees Nooteboom, lui expliquant avec une nuance d'ironie retenue ~~et ravie~~, que j'étais cet universitaire qui préparait un essai sur Titien à Augsburg. Cees Nooteboom hocha la tête poliment, ~~pour faire mine de s'intéresser à mes recherches~~ (Titien, oui, il voyait très bien), et nous nous serrâmes la main tandis que Mechelius nous regardait à distance, visiblement satisfait de ces présentations. Il avait l'air tout quilleret, ce matin, Mechelius, cette belle matinée ensoleillée semblait l'avoir déridé depuis la dernière fois que nous nous étions vus, où je l'avais senti plus austère, et il s'enquit avec beaucoup d'amabilité de l'état de mes travaux, cette rencontre fortuite devant lui paraître une excellente occasion de s'entretenir un instant avec moi de l'évolution de mes recherches ~~et remplir ainsi de façon informelle, à la bonne franquette, pourrait-on dire, le rôle de conseiller amical qu'il jouait auprès de ses boursiers~~). Et comment donc avance votre travail, cher ami ? me dit-il en avançant vers moi pour retirer avec beaucoup de tact un brin d'herbe qui était resté accroché à mon épaule. Il regarda un instant pensivement le brin d'herbe entre ses doigts, le rejeta au loin en s'essuyant rapidement le bout doigts avec le pouce tandis que je commençais à répondre à sa question (avec ~~hésitation~~, il est vrai, j'ai toujours été assez réticent à évoquer mon travail en public avant qu'il ne soit complètement achevé). Je me rendais bien compte, d'ailleurs, à mesure que je m'ouvrais à Mechelius des petites difficultés auxquelles je me heurtais depuis quelques semaines dans mon travail, qu'il éprouvait lui aussi une certaine gêne à devoir maintenir en permanence son regard à la hauteur de mes yeux pendant que je parlais, au risque, en effet, s'il laissait descendre un tant soit peu son regard vers le bas, fût-ce jusqu'à mon épaule, de nous déconcentrer tous les deux immédiatement. La conversation avait quelque chose de factice en conséquence, semblait tenir artificiellement en équilibre, prête à basculer pour un rien dans le vide ou à s'interrompre brutalement à tout moment. Debout ~~tout nu~~ en face de Mechelius, je m'efforçais pourtant de paraître à l'aise et détendu (souvent, dans la vie, c'est ~~précisément~~ quand je ~~me sentais~~ le plus mal à l'aise que je paraissais extérieurement le plus à l'aise), faisant mine de me mettre ~~distrainement~~ une main dans la poche ~~avec désinvolture~~ ou me croisant ~~intelligemment~~ les bras sur la poitrine ~~dans l'allée~~. Quand j'eus fini mes explications, Mechelius, qui n'avait cessé de m'écouter en hochant la tête pensivement (~~je n'étais pas très sûr qu'il ait tout écouté, d'ailleurs~~), hocha une dernière fois vigoureusement la tête pour approuver a cent pour cent ce que je venais de dire et réintroduisit son fume-cigarette entre ses lèvres pour tirer une petite bouffée de cigarette pénétrée et pensive. Cees Nooteboom, lui, regardait les canards. Il avait posé quelques regards circonspects sur ma personne tandis que je parlais, tout en gardant son corps orienté en permanence en direction du lac, et il commençait à s'impatienter à présent, il enleva

*ce matin*

*le  
bel  
me*

*le  
me*

*le  
de*

*pour  
de Titien*

*réticent*

*le  
le*

*le  
le*

*pour  
le*

*le*

tu

sa veste, qu'il posa sur son avant-bras (j'espère qu'il n'allait pas se déshabiller complètement, lui aussi). A ce moment-là, comme nous étions toujours tous les trois dans l'allée et que Mechelius, toujours très en verve, était en train de me déconseiller d'abuser du soleil lors des premières expositions (~~que voulait-il~~ insinuer ?), un ballon de plage rouge atterrit au milieu du petit groupe que nous formions, que Mechelius ramassa en terminant sa phrase, et, renvoyant le ballon avec l'aisance et l'adresse d'un ministre qui baptise un bateau, le jeta mollement dans les bras du grand-père chauve et tout nu qui s'approchait de nous pour venir récupérer son bien. Mechelius rejeta négligemment son écharpe sur son épaule après cette prouesse, sortit un mouchoir de sa poche, dans lequel il s'essuya longuement le bout des doigts. Quelle journée magnifique, n'est-ce pas, ajouta-t-il en soupirant, après avoir jeté rêveusement un coup d'oeil au loin sur le grand-père qui avait rejoint le bord du lac pour reprendre sa partie de ballon prisonnier avec ses congénères. Vous avez l'intention de rester à Berlin tout l'été ? me demanda-t-il. Oui, oui, dis-je, le travail. Je me grattai la cuisse. Je changeai de jambe d'appui, me posai un poing sur la hanche dans l'allée. Eh, oui, dit-il, pensivement, le travail, et il tira une bouffée sur son fume-cigarette en faisant un petit pas en arrière pour me considérer un instant de la tête aux pieds. Il n'en revenait pas. Il secoua la tête d'aise, il avait l'air vraiment ravi de m'avoir rencontré ce matin. Cela vous plairait-il de venir déjeuner avec nous ? dit-il. Au *Flugangst*, c'est à deux pas, dit-il, la terrasse est délicieuse en été. Je dis que c'était très gentil, mais que j'avais du travail.

le 23  
agie  
v. l. n.

de la ville

Je faisais la planche dans le lac, à une vingtaine de mètres environ du rivage, loin du tumulte du bord de l'eau et des rumeurs ~~distantes de la ville et du monde~~ qui me parvenaient assourdies. Au loin, presque tout en haut du sentier qui remontait en serpentant vers le centre de la ville (nous n'étions pas à cinq minutes du Kurfürstendamm), je pouvais encore apercevoir les deux petites silhouettes de Mechelius et de Nootboom qui s'éloignaient pour aller déjeuner, toujours en grande conversation, peut-être avaient-ils repris une conversation que mon apparition avait interrompue, ou bien parlaient-ils de moi (j'en doute). Leurs vestes à la main, le pas lourd, je les voyais peiner dans les derniers mètres ~~très inclinés~~ de la pente et poser à l'occasion une main sur leurs cuisses tout en continuant à s'entretenir à distance, Nootboom ayant pris quelques mètres d'avance sur la fin et s'étant arrêté pour attendre Mechelius en haut de la pente. Leur situation n'était pas si enviable que ça, je trouvais, finalement, comparée à la mienne (comme quoi, il est parfois préférable de travailler que d'aller déjeuner). J'étais allongé sur le dos dans l'eau, les pieds écartés, les deux mains sans force et relâchées, que je laissais flotter librement à côté de moi et que je regardais avec une curiosité bienveillante, les poignets détendus, chaque doigt, chaque phalange, délassés dans le merveilleux élément liquide dans lequel je baignais, les jambes étendues et le corps en suspension, ma boutique émergeant légèrement hors de l'eau, comme une nature morte très simplement agencée, deux prunes et une banane, qu'un très léger ressac, parfois, venait en partie recouvrir. Le travail, quoi.

à  
Nootboom  
et  
Mechelius

Je revenais à la nage vers le rivage, étendant lentement mes bras détendus dans l'eau fraîche et légèrement huileuse. Parfois, je faisais quelques mètres sur le dos, battant doucement les deux jambes devant moi et tournant la tête à l'occasion, pour éviter quelque abordage malchanceux avec un pneu qui flottait au fil du lac, ou avec un cygne (encore qu'ils ont l'oeil, les cygnes). Arrivé à proximité du rivage, j'éprouvai quelques scrupules à me relever et à me retrouver tout nu parmi les